

Xavier Massé

Extrait de

La Route du lac

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2023, Tournada Éditions

PROLOGUE

Sa respiration était forte et brusque. À son passage, les feuilles virevoltaient et les branches se brisaient sous ses pas. Sa course était effrénée. Elle était effrayée et ne savait plus dans quelle direction aller. Elle ne voyait rien. Les arbres cachaient la lueur de la lune. En panique totale, elle gémissait de terreur et n'arrêtait pas de se retourner. Elle ne l'entendait ni ne l'apercevait. Ce qui décuplait son stress. Les ronces écorchaient ses mollets, son sang perlait. Elle pleurait. La noirceur de cette forêt était devenue son ennemie. La peur l'engloutissait comme des sables mouvants.

La seule chose qu'elle distinguait était le vacarme de cette chute d'eau. Son unique point de repère.

Elle continua sa course jusqu'à arriver au bord de la falaise. Tournant sa tête dans tous les sens, elle cherchait une solution, une échappatoire.

Soudain, un bruit sourd. Elle se figea. Sa respiration se coupa quelques secondes. Elle se retourna. Elle n'entendait plus la faune ni le vent. L'eau se fracassant sur la roche avait pris l'ascendant sur son souffle saccadé et tous les bruits naturels de la forêt.

Elle regarda encore une fois autour d'elle... mais rien.

Il faisait toujours aussi noir, même les ombres étaient cachées par la nuit.

Sa bouche, tremblante, frissonnait de terreur.

Tout à coup, une branche craqua et, devant elle, sous une lumière aveuglante, le visage de son poursuivant apparut...

CETTE NUIT

Samedi 21 avril 2018, soir de l'anniversaire

C'était une soirée comme les autres, un anniversaire arrosé comme il se doit. Tous dansaient, criaient dans la salle. La fête battait son plein. La bière et les shooters étaient au menu. Sur la piste, les corps transpirants ondulaient. Ils étaient en ébullition. Les bras en l'air, ils chantaient les paroles de leurs chansons préférées. Ils riaient. C'était tout ce qui comptait. Une soirée entre amis dans le bar du village de Blaches, avec sa forêt et sa plage... Un samedi soir où toute une bande de copains se réunissait une fois de plus.

Ce lieu, c'était leur deuxième maison, leur point de ralliement. Ils ne passaient pas un seul week-end sans s'y retrouver. Sans y passer un bon moment. Sans s'y réunir des après-midi entiers sur la terrasse, quand ce n'était pas la journée complète. Discuter, partager, se confier. Un groupe d'amis, en somme.

C'était aux premières chaleurs du mois d'avril que les nuits commençaient à être agréables. Chacun pouvait sentir les bonnes odeurs que la forêt dégageait. Ce soir, seul le lac se faisait entendre. Les clapotis sur la roche résonnaient comme une berceuse. Un peu comme un air de mer, sans pour autant y être. L'humidité révélait des effluves de mousse fraîche, de pins, les senteurs de cette terre qui regorgeait de champignons. La nature imprégnait le corps de chaque habitant.

En ce doux instant, tous cherchaient la sérénité.

Lui, finissait sa dernière bière au bord de cette baie magnifique où le reflet de la lune le captivait. Il jeta son gobelet dans la poubelle et regarda sa main trembler, essayant tant bien que mal de l'arrêter... Il finit par relever la tête en se disant que c'était le moment.

Tandis que lui, aspirait seulement à s'allonger sur son lit, la fenêtre grande ouverte, à admirer le ciel avant de fermer les yeux. Il n'avait plus la force d'astiquer son bar pour nettoyer toutes les saloperies laissées par ses hôtes. Il était pressé de partir...

Et cet autre, qui depuis des années ne dormait que d'un œil, sa jeunesse, ses souffrances lui avaient appris à survivre au milieu des loups. Être toujours sur le qui-vive, ne jamais baisser sa garde. Un pas de travers et tout pouvait s'arrêter.

Ou celui-ci, comme d'habitude éreinté par les shooters enquillés. Il roulait la vitre baissée en humant l'air vivifiant et apaisant, gâché par la fumée de la cigarette qu'il grillait. Il finit par arrêter sa voiture... comme chaque fois.

Quant à ce dernier, qui après avoir fêté l'anniversaire de son pote tentait de faire démarrer sa moto, il sentit soudain le vent se lever sur la forêt de Blaches.

Et *elle*, rentrait à vélo, à son rythme. Elle préférait l'écologie plutôt que la pollution. De toute façon, elle n'avait pas assez d'argent pour se payer une voiture. Elle ralentit, puis décida de marcher.

À cette heure tardive, il faisait bon à Blaches, ni trop chaud ni trop froid. Toutes les bonnes odeurs étaient là. Une idyllique fin de soirée d'anniversaire.

Nul ne pouvait savoir, cette nuit-là, ce que leurs actes allaient engendrer...

LE TROU

Dimanche 22 avril 2018

Éric s'était réveillé en sursaut. Trempé. Il reprenait sa respiration. Il venait de faire un sale rêve. Mais ce n'était pas ce qui l'avait sorti du lit. Il entendait comme un bruit de fond. Plusieurs même. Ça venait de dehors.

Il vérifia l'heure : 3 h 40. Stéphanie dormait. Il la regarda. Elle ne semblait pas perturbée. Il avait chaud. Il se leva doucement.

Le bourdonnement venait de chez Guillaume, son frère. Il ne savait pas ce qu'il faisait, mais il était dans son atelier : il distinguait une lumière. Il entrouvrit la fenêtre pour mieux percevoir le son : c'était comme le ronronnement d'une machine, accompagné d'une résonance particulière.

Aussitôt, l'air frais s'engouffra dans la chambre. Il ne savait pas ce que foutait Guillaume à cette heure. Mais il connaissait son frère et savait que ses nuits étaient parfois difficiles. Son expérience dans la Légion étrangère l'avait changé. Il n'était plus le petit délinquant qu'il avait connu. Mais la Légion, ce corps d'armée avec qui il avait été marié pendant cinq ans, lui avait aussi laissé des traumatismes. Guillaume n'en parlait pas, ou très peu. Mais Éric connaissait son frangin mieux que quiconque et il savait au fond de lui quand quelque chose n'allait pas.

Il tourna le regard vers les maisons alentour. Tout était sombre. Au loin, il vit un des tracteurs de ce bon vieux Gérard, feux allumés. Lui non plus ne semblait pas avoir trouvé le sommeil. Travailler de nuit lui arrivait de temps à autre. Lorsqu'il le faisait, il bossait au fond de ses champs pour ne pas réveiller un voisin. Comme tout agriculteur, sa vie, c'était ses terres. Les vacances n'existaient pas. S'il n'était pas obligé de dormir, Gérard travaillerait jour et nuit.

Sur la gauche, Éric pouvait distinguer la route qui longeait la forêt de Blaches. Elle était calme. Il savourait cet air frais. Ça lui faisait du bien. C'était un bosseur lui aussi, mais cette campagne autour de lui, ce village, avec les années, lui avait permis d'apprécier les bonnes choses de la vie : la nature, les parties de pêches, les barbecues en famille et entre amis. Toujours trouver une excuse pour faire un apéro avec des potes. Profiter et maintenir une ambiance familiale au sein du village.

« Mais qu'est-ce que tu fais ?

– Rien, rien ! »

Éric referma la fenêtre.

« Mais ça ne va pas d'ouvrir en pleine nuit ! Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu sais bien que je suis frileuse !

– J'ai entendu du bruit, ça m'a réveillé.

– C'est sûrement Thomas qui est revenu de sa soirée.

– Non, je ne pense pas, et il n'a pas dû rentrer tard, le connaissant.

– Oui, tu as raison, notre fils est un sportif... et il n'a jamais vraiment aimé sortir. »

Éric regarda de nouveau dehors et fixa son attention sur le garage de son frère. Que pouvait-il bien y faire à cette heure ?

« Allez, reviens te coucher.

– Oui, j'arrive, j'arrive... »

Stéphanie se leva et vint à côté de lui.

« Mais qu'est-ce qui t'intéresse autant ?

– C'est Guillaume, je ne sais pas ce qu'il fabrique.

– Mais laisse-le tranquille, il est assez grand !

– Moi, je ne m'occupe pas dans mon garage au beau milieu de la nuit.

– Ton frère est passé par de dures épreuves, donc si ça lui fait du bien, lâche-le un peu.

– Oui, je sais, mais je m'inquiète pour lui.

– Et Gérald, tu trouves que c'est une heure pour travailler ses terres ?

– Ça n'a rien à voir, Guillaume est mon petit frère !

– Laisse-le... Pendant ses années dans la Légion, il ne devait pas forcément dormir beaucoup. Donc, c'est normal. Et il ne fait rien de mal à bosser dans son garage. Tu préfères quoi ? Qu'il refasse des conneries comme quand il était jeune ? »

Stéphanie enlaça Éric et lui caressa le bas du dos :

« Et si tu foutais la paix à ton frère... et que tu t'inquiétais un peu de moi, hein ? »

Doucement, elle lui mordilla le lobe de l'oreille et lui susurra :

« J'ai adoré ce que tu m'as fait tout à l'heure et je sais comment te faire oublier ton frère... Viens avec moi... allez... »

– Attends, attends... tu me chatouilles !

– Tu ne disais pas ça tout à l'heure, monsieur Éric Roche...

– Ah bon ? Je vous trouve bien sûre de vous, madame Stéphanie Roche... »

Éric la souleva et la porta jusqu'au lit.

*

Éric peinait à ouvrir les yeux en buvant son café. Stéphanie, elle, tentait de se réveiller en restant sous la

douche. Il regarda l'heure : 7 h 45. Il se disait qu'il allait être à la bourre quand le téléphone sonna.

« Pff, de bon matin ! »

Il se leva, alla dans un coin du salon et décrocha :

« Allô, oui ? »

– Éric ?

– Oui. Sandrine ?

– Euh... désolée de te déranger... je t'appelle concernant Mylène... elle... elle n'est pas dans sa chambre, elle n'est pas rentrée cette nuit. Elle était à la soirée d'anniversaire de Benjamin... Je suis inquiète, ce n'est pas son genre... Est-ce que, à tout hasard, tu l'aurais vue ? Elle est peut-être chez toi avec Thomas ? Je sais qu'il était à la soirée, lui aussi... J'ai essayé de la joindre sur son portable, mais ça ne répond pas.

– Euh... je ne sais pas... attends, ne quitte pas... »

Éric mit le combiné de côté et cria :

« THOMAS ! THOMAS !! »

Sans réponse.

« Attends, ne raccroche pas, je vais voir. »

– D'accord, merci, Éric, je ne quitte pas. »

Il monta et frappa à la porte de la chambre de son fils :

« Thomas, c'est moi, je peux entrer ? Thomas ? »

Stéphanie sortit de la salle de bains.

« C'est toi qui hurles comme ça ? Mais qu'est-ce que tu lui veux ? Fous-lui la paix, il dort ! »

– J'ai Sandrine au téléphone et elle me dit que Mylène n'est pas rentrée. Thomas était avec elle à la soirée, ils sont peut-être tous les deux ici. »

Frappant de nouveau à la porte, un peu plus énergiquement :

« Thomas ! C'est moi, je peux entrer ? »

Seul le silence lui répondit. Éric regarda Stéphanie, qui commençait à s'inquiéter.

Agacé, il ouvrit la porte.

« Thomas ? »

Mais la chambre était vide. Le lit encore fait, comme si personne n'y avait dormi.

Stéphanie s'approcha de son mari.

« Non, mais je rêve ! Ils sont où ? »

– Bordel, ça va barder s'ils ont fait une connerie ! »

Éric redescendit et reprit le combiné :

« Sandrine, le mien n'est pas rentré non plus ! »

Son interlocutrice poussa un petit soupir de soulagement, elle se sentait moins seule.

« La soirée d'anniversaire de Benjamin avait lieu au bar de la plage, c'est bien ça ? demanda le père de Thomas.

– Oui.

– J'espère qu'ils n'ont pas eu d'accident. Je vais prendre la voiture et faire la route jusque là-bas. En attendant, contacte les autres parents pour savoir si leurs enfants sont rentrés. On s'appelle dès qu'on a des nouvelles.

– Ça marche, merci, Éric. »

Puis il raccrocha.

Stéphanie se dépêcha de descendre :

« J'essaie de joindre Thomas sur son portable, mais je tombe directement sur son répondeur. Ça ne sonne pas. On fait quoi ? »

– On va commencer par se calmer... Pour le moment, c'est deux gamins qui ne sont pas rentrés d'une soirée, ce ne sont pas les premiers ni les derniers... Je vais aller jusqu'au bar, on ne sait jamais. Reste près du téléphone, et appelle-le toutes les 5 minutes, on se tient au jus.

– J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !

– Ne t'inquiète pas. Si ça se trouve, ils ont fini la nuit tous les deux, comme les jeunes adultes qu'ils sont, rien de plus... J'y vais. »

Avant de partir pour le pub, Éric jeta un œil dans le garage : la moto de son fils n'était pas là.

Tout en montant dans sa voiture, il marmonna dans sa barbe :

« Punaise, Thomas, espèce de petit con ! Mais qu'est-ce que t'as foutu ? »

Roulant à moyenne allure, Éric remontait les premiers quartiers. Il tentait de voir s'il n'apercevait pas Mylène, ou Thomas, ou au moins sa bécane garée dans un coin.

Il continua par l'unique route qui menait à la plage artificielle, elle traversait le bois de Blaches. Il scruta les moindres recoins. Mais il ne vit rien. La forêt était immense et faisait le tour du lac.

Sorti de cette zone verte, il fila directement vers le bar situé à l'entrée centrale de la plage. Il ralentit en arrivant. Devant lui, sur le parking, stationnaient une voiture et la moto de Thomas.

« Bon sang ! Ils sont encore là ! »

Il descendit et voulut entrer dans le bar, mais l'établissement semblait fermé. Il tapa, puis cogna pour qu'on lui ouvre.

Eddy, le fils du gérant, écarta le rideau de la porte vitrée. Son père, Franck, qui s'occupait des lieux jour et nuit, avait demandé à son fils de lui donner un coup de main. Aussi, chaque week-end, le jeune homme était chargé du nettoyage le matin.

« Éric ! Mais ça va pas de faire tout ce raffut ?

– Désolé, Eddy, ouvre-moi s'il te plaît !

– Ce n'est pas l'heure, j'ouvre que dans deux heures, je nettoie tous les vestiges de la soirée d'hier !

– Mon fils est à l'intérieur ?

– Thomas ? Non, il n'y a personne. J'ai débarqué il y a une heure de ça, et le bar était vide... heureusement...

– Eddy, ouvre-moi s’il te plaît, je t’entends mal... Thomas n’est pas rentré hier ! »

Le jeune homme finit par ouvrir.

« Tu fais chier, Éric, je n’ai pas le temps, je dois faire le ménage, c’est un vrai bordel, ici ! En plus, la porte de service est restée ouverte. On a eu du bol que rien n’ait été piqué.

– Je suis désolé, Eddy, mais Thomas et Mylène ne sont pas revenus de la soirée.

– Ben ouais, je me doute, j’ai vu la moto et la voiture ce matin. C’est celle de Benjamin, l’Audi noire... »

Éric tourna la tête une seconde vers le coupé sport.

« Lui non plus n’est pas rentré ?

– Je n’en sais rien, j’ai vu les véhicules, donc j’imagine que Benjamin et Thomas sont restés dans le coin. Je n’étais pas là hier, c’est mon père qui tient le pub le soir. Et il ne m’a rien dit de spécial ce matin. »

Éric tenta de jeter un œil à l’intérieur, mais l’établissement semblait bien vide.

« Et... personne n’a laissé un mot ou un message ?

– Non, rien. Mais ils ont peut-être dormi sur la plage... on l’a déjà fait. »

Une lueur d’espoir traversa le regard d’Éric.

« Merci, Eddy, je vais aller voir. Et si tu as des nouvelles, appelle-moi sur mon portable de boulot. Ton père a noté le numéro sur son carnet. Avec les autres entrepreneurs du coin.

– Oui, je sais où il inscrit les coordonnées des artisans, papa a laissé ta carte de visite sur le frigo. Il m’a dit que si quelque chose ne marchait pas, je devais t’appeler. D’ailleurs, y a encore les toilettes qui déconnent. Je sais que t’es venu les changer il y a un mois, mais y a encore un souci. Je suis sûr qu’ils ont fait les cons hier soir et qu’ils les ont cassées.

– Désolé, Eddy, mais il faut que je retrouve les enfants avant. Je repasserai. »

Le jeune homme referma derrière lui.

Éric partit à pied sur le chemin. Au passage, il jeta un œil sur la voiture et la moto. Un détail attira son attention : le casque de Thomas était accroché. Ce n'était pas normal. Il ne le laisserait jamais dehors. Il le prenait toujours avec lui.

Éric accéléra le pas. Arrivé à destination, personne. Aussi loin qu'il regardait, il n'y avait pas âme qui vive.

Il souffla d'agacement. Son téléphone sonna :

« C'est moi ! Alors, tu l'as trouvé ? »

– Non ! Je ne comprends rien, sa moto est devant le bar, comme la voiture de Benjamin.

– Benjamin... il n'est pas rentré, lui non plus ? Mais ce n'est pas possible, où sont-ils ?! Je commence à paniquer, Éric !

– Je ne sais pas pour Benjamin... il y a juste sa voiture. Mais la moto de Thomas est là, en tout cas. Calme-toi, si les véhicules sont là, c'est qu'ils n'ont pas eu d'accident.

– Sauf s'ils sont rentrés avec quelqu'un d'autre !

– Je ne pense pas, et je n'ai rien vu sur la route. Non, je te jure, c'est comme s'ils n'étaient pas partis du bar, il y a même le casque de moto de Thomas. Et pour Mylène, je n'en sais rien, son vélo n'est pas là.

– Et au bar ?

– Rien. J'ai seulement pu parler avec Eddy, mais il n'a rien vu, il n'était pas à la soirée. Et le bar est vide.

– Mais ils sont où, bon sang ! »

Dans sa voix, Éric pouvait ressentir l'angoisse réelle de sa femme.

« Je vais rappeler Sandrine, elle a peut-être eu des nouvelles. En attendant, téléphone aux hôpitaux près de chez nous, sait-on jamais. Je te recontacte après. »

Éric rejoignit sa voiture, le portable collé à l'oreille :
« Sandrine, c'est moi ! Tu as des news ? »

– Non, toujours pas, mais j’ai eu les parents de Benjamin. Ils ne sont pas chez eux, ils sont partis en week-end. Ils ont essayé de lui téléphoner, il ne répond pas. Mais ils ne sont pas plus inquiets que ça, Benjamin a apparemment l’habitude de découcher...

– Écoute, sa voiture est là, avec la moto de Thomas, donc ils n’ont pas dû aller bien loin. Par contre, je n’ai pas vu le vélo de Mylène. Stéphanie sonde les hôpitaux au cas où, mais j’ai du mal à croire qu’ils aient eu un accident. Je vais remonter la route de la forêt pour vérifier et on se rappelle. Ils se sont peut-être paumés dans le bois, ou un truc comme ça. Si je ne vois rien, à mon retour, on préviendra la police.

– Rappelle-moi au plus vite, Éric.

– Ça marche... et essaie de te calmer, d’accord ?

– Ça ira mieux quand tu l’auras retrouvée. »

Éric raccrocha. Il se la jouait calme, mais rien ne lui paraissait normal. Il y avait de quoi paniquer, mais il devait garder son sang-froid.

Il remonta dans sa voiture et fit demi-tour. Cette fois-ci, il roula tout doucement, scrutant les moindres recoins de la forêt.

À peine trois cents mètres plus loin, il freina brusquement et recula de quelques mètres, juste à la hauteur d’un chemin qui menait à la cascade. C’était l’accès le plus proche du bar, et ils avaient sûrement dû l’emprunter. Il passa la première et y engouffra son 4 × 4. Il roula un peu, puis s’arrêta. Il descendit du véhicule et se mit à crier leurs prénoms tout en s’enfonçant dans le bois.

Mais aucune réponse. Seulement le murmure du vent dans les branches. Rien d’autre.

Il allait rebrousser chemin quand il entendit un léger bruit.

Il s’arrêta et prêta l’oreille : plus rien. Juste le gazouillis des oiseaux...

Il reprit sa marche, mais le son, un peu comme un frémissement, recommença. Il stoppa net : cette fois, il en était sûr, quelque chose vibrait !

C'était tout proche. Il se pencha en avant pour mieux l'entendre. Avança au milieu des feuilles encore humides. Se décala un peu sur la droite. Puis de nouveau, plus rien.

Il retint sa respiration, attendant que ça reprenne. Il en était maintenant certain : c'était le vibreur d'un téléphone. Il ne bougeait pas d'un millimètre, sur le qui-vive.

Quelques secondes s'écoulèrent et le phénomène reprit. C'était là, tout près de lui, il le percevait distinctement. Éric tournait sur lui-même : un pas de trop et ce son était derrière lui ; s'il allait vers la gauche, ça diminuait.

Il devrait être là, à ses pieds, mais il ne voyait rien.

Puis le vibreur s'arrêta de nouveau.

Il fouilla les alentours du regard. Hormis des feuilles et des branches, il n'y avait rien. C'était étrange, le son lui avait semblé faible, comme étouffé. Il balaya le sol de ses mains, doucement, espérant y trouver le téléphone. En vain.

« Mais c'est quoi ce bordel ?! »

La vibration recommença. Éric tendit l'oreille. Ça venait clairement d'en dessous. Du pied, il remua les feuilles mortes puis la terre, peu compacte à cet endroit. S'accroupissant, ses doigts rencontrèrent quelque chose de dur. Il y avait un truc en dessous !

Il continua à déblayer. Apparurent alors des sortes de rainures : une plaque ! Il la souleva et la déplaça : un trou ! Mais assurément pas naturel. Au fond, un portable.

Éric respirait fort. Il était fatigué et nerveux. Surpris surtout de voir une cache ici.

Soudain, le portable reprit vie. L'écran affichait « Maman ».

Il le prit délicatement et décrocha.

« Mylène ! Ah ben, quand même, tu te décides à me répondre ! Allô ? Allô ?... »

C'était Sandrine.

« ... Mylène ! C'est maman ! Tu m'entends ? »

Mal à l'aise, il se décida enfin à parler :

« Allô, Sandrine... c'est Éric.

– Éric ?... tu as retrouvé Mylène ? Tu es avec elle ?... »

Il essayait de rassembler ses idées. Tout lui paraissait effrayant. Retrouver le téléphone de Mylène en pleine forêt, dans un trou artificiel... Il présageait le pire.

« Non... j'ai retrouvé son portable... juste son portable. »

Sous le choc et à bout de nerfs, elle fondit en larmes.

« Mais où elle peut être, Éric ? Où elle peut être ?... »

Effondrée, Sandrine avait du mal à articuler. Désespéré, abattu, Éric pensait à Thomas, il avait peur pour son fils, peur qu'il lui soit arrivé quelque chose ou que quelqu'un lui ait fait du mal... Alors, il se résigna :

« Sandrine, préviens la police... Ne perds plus de temps et signale la disparition de nos enfants. »

Puis, il raccrocha.

Quelques secondes plus tard, son propre téléphone se mit à sonner : Stéphanie. Il fallait qu'il lui dise ce qu'il venait de découvrir, il devait lui faire part de ses craintes... Il saisit son portable et prit une grande inspiration.

Il décrocha et lui raconta tout.

L'ÉNIGME

En l'espace de quelques heures, la mauvaise nouvelle s'était répandue dans tout le village. C'était dans ces moments-là que l'on voyait la solidarité de Blaches. Sandrine, Éric et Stéphanie appelèrent tous leurs amis. L'ensemble des familles des copains de Benjamin, Thomas et Mylène, se mobilisa.

En parallèle des premières recherches de la gendarmerie locale, une immense battue fut organisée dans la forêt.

*

Le lac avait été construit il y avait plus de dix-sept ans. Blaches était alors un village de campagne typique en bordure de forêt. Quelques maisons, et de vieilles fermes. Un bled parmi tant d'autres. Puis l'inflation immobilière avait forcé les jeunes voulant devenir propriétaires à s'éloigner. Il était impossible d'acheter en ville et la campagne avait la cote. Et ça, les promoteurs immobiliers l'avaient bien saisi. En un rien de temps, les terres agricoles de Blaches étaient toutes passées constructibles. La plupart des paysans étaient devenus plus riches que les riches et les pavillons XXL avaient fait leur apparition.

Seul Gérald avait refusé de vendre. Pour lui, il était hors de question de lâcher ses terres et ses cultures de

maïs. Néanmoins, ça n'avait posé aucun problème. À l'époque, pour le maire, le deal était bon : le village s'agrandissait et la culture des terres restait malgré tout présente. Et pour une fois, l'édile avait réussi à négocier un concept fabuleux à la fois pour la commune et pour ses habitants, anciens et nouveaux. Il ne voulait pas d'un agrandissement basique et voir un nombre incalculable de maisons se construire dans tous les sens. Il voulait un village reconnu pour sa spécificité. Blaches avait la chance d'avoir une forêt des plus magnifiques, qui contournait à l'époque des champs non cultivables. Alors, il avait marchandé la construction d'un lac artificiel, avec sa plage, et fait bâtir de nouveaux lotissements non loin de la forêt et du plan d'eau. Il avait su agrandir sa bourgade tout en préservant la nature.

De ce fait, les maisons valaient maintenant une fortune, bien plus qu'en ville. Toutes les habitations aux alentours avaient pris de la valeur, incitant, malgré le changement, les habitants à rester, y trouvant leur intérêt.

Le lac était tout simplement une aubaine pour la vie du village. Pendant la saison chaude, le tourisme battait son plein. En quelques années, Blaches, en réinvestissant, devint un centre nautique référencé comme un spot de wakeboard. L'été, l'endroit était désormais incontournable pour les sportifs de la région. Sa plage, son tourisme... un business lucratif qui remboursa très rapidement les investissements. D'autres villas se construisirent, et Blaches devenait l'une des localités les plus prisées, des gens fortunés y ayant même fait bâtir une résidence secondaire. Blaches s'était transformé en un paradis à la campagne pour certains riches.

L'eau du lac tournait en circuit fermé autonome. Elle était filtrée par une sortie et remontait pour être

déversée de nouveau sous forme de cascade. La forêt cernait ce plan d'eau. Les architectes avaient tout fait pour harmoniser cet artifice avec la nature sans la négliger.

*

Tout au long de la journée, les appels des prénoms de Mylène, Thomas et Benjamin ne cessèrent de résonner. Les parents de Benjamin, après cette inquiétante annonce, raccourcirent leurs vacances immédiatement et embarquèrent sur le premier vol. Certains chasseurs du coin amenèrent leurs chiens et firent renifler des affaires personnelles des jeunes gens.

Plus les heures passaient, plus l'inquiétude et l'angoisse montaient au sein du village. Certains ne pouvaient s'empêcher d'imaginer le pire : tomber nez à nez avec leurs cadavres dissimulés sous un tas de bois. Ils voyaient déjà Blaches faire la une des journaux :

Une macabre découverte

Mais la plupart des habitants gardaient espoir, il fallait bannir toutes ces idées morbides.

Et en fin d'après-midi, leur persévérance paya.

*

Lundi 23 avril 2018

La cascade faisait un bruit de fond apaisant. Les rayons du soleil, à son apogée, faisaient apparaître un arc-en-ciel. Cette chute d'eau était devenue comme un point central. Beaucoup s'y baladaient, longeant les sentiers de la forêt pour se ressourcer, écouter simplement le bruit des oiseaux dans ce poumon de verdure,

respirer l'air pur et se laisser bercer par les mouvements de cette eau et ses légers petits « flocc, flocc » qui rebondissaient sur la roche.

Mais ce matin, le lac était calme, plat, quasi inerte. Seule la brise engendrait de légères variations en surface. L'arc-en-ciel avait disparu, ne laissant place qu'à des éclairs blancs. Un orage venait de frapper Blaches, et la lumière aveuglante des flashs des équipes de la scientifique mitraillait une scène au pied de la cascade. La chute d'eau avait été coupée dès la découverte du corps.

« Qui l'a signalé ? demanda le capitaine Leroy.

– C'est un pêcheur du coin, ce matin. Il était en barque au milieu du lac. Il passe la plupart de ces journées ici, et pas loin de la cascade, il a aperçu une forme. Il était parfaitement au courant des disparitions. Alors, il a eu un doute, et il s'est rapproché. Lorsqu'il a vu le corps, il a tout de suite compris. Il s'est empressé d'appeler la gendarmerie. »

Le capitaine regarda le sommet de la cascade, à plus de huit mètres de hauteur. Puis il observa les alentours.

« En somme, pour arriver ici, soit il faut passer par le lac et nager soit... descendre par le mur de cette cascade, sachant qu'il faut du matériel. Or, dans notre cas... »

Ses yeux se posèrent sur le corps sans vie.

« Docteur Hennecart, votre premier avis ?

– La température du corps n'est plus exploitable. Elle a passé trop de temps à proximité de l'eau. Visuellement, on voit que le poignet droit est brisé. Le tibia et le péroné de la jambe gauche sont eux aussi fracturés. »

Délicatement, de ses mains gantées, il souleva la tête du cadavre.

« On note aussi un traumatisme crânien, situé à l'arrière. »

À son tour, le docteur regarda le haut de la cascade, puis scruta le corps de la victime.

« Il est probable que cette jeune fille soit tombée de là-haut pour malheureusement finir sa chute ici, et qu'elle soit décédée des suites de ses blessures. D'après mes premières constatations, elle a dû chuter en arrière. Pour le confirmer, il me faut emmener le corps à l'IML, où je pourrai procéder aux radios, puis à des scanners. Je demanderai un bilan toxico et, au vu des traces physiques, une anapath, bien entendu... Mais ça, c'est à vous de me dire quand je pourrais procéder à la levée du corps. »

Le capitaine se tourna vers les équipes scientifiques :

« D'autres éléments exploitables ? »

Ils firent non de la tête.

Le médecin légiste reprit :

« Comme je viens de vous le dire, je dois pousser mes analyses à l'IML et le plus tôt sera le mieux...

– Faites donc, docteur... »

Plusieurs bateaux avaient encerclé la cascade.

N'ayant plus rien à faire sur place, le capitaine demanda à l'un de ses hommes de le ramener sur la berge.

« Anthony, viens avec moi, et embarque des gars, on va fermer l'accès au public à l'entrée de la forêt. Je n'ai pas envie que ça devienne la foire et l'attraction du jour, et je ne veux surtout pas qu'on efface d'éventuelles traces. »

Sur le bateau, le capitaine de gendarmerie Michel Leroy et le lieutenant Anthony Ramazzy, de la section de recherches du 2^e arrondissement de Lyon, balayaient du regard les environs. La plage était déserte : le gendarme Rathier de l'antenne locale avait déjà fait fermer les accès et baliser le terrain.

Leroy et Ramazzy décidèrent aussi d'interdire le bar au public. Au grand désarroi de son patron, Franck, qui ne comprenait pas pourquoi. Le lieutenant Ramazzy lui *réexpliqua* les procédures. Parfois provocateur, il savait se faire respecter et ne se laissait pas marcher sur les pieds. C'était un homme de terrain, malin et obstiné. Le capitaine lui faisait confiance les yeux fermés. Il arrivait toujours à ses fins.

Le gendarme Rathier accompagna Leroy et Ramazzy jusqu'au chemin permettant l'accès au haut de la cascade.

Depuis ce point de vue, penchés au-dessus du vide, Leroy et Ramazzy pouvaient observer maintenant le médecin et son équipe embarquer le corps. Puis ils se retournèrent vers la forêt.

« Bon... soupira Leroy. Tu m'arrêtes si je me trompe : on signale hier matin trois personnes disparues, deux garçons et une fille. Ils étaient à une soirée d'anniversaire, celle de l'un des garçons...

– Benjamin. C'est le nom du gosse.

– Donc, Benjamin fêtait son anniversaire dans ce bar... Jusqu'ici, on a bon... Puis, chacun rentre chez soi. Sauf trois d'entre eux. Et ce matin, un pêcheur aperçoit le corps de la fille...

– Mylène.

– Oui, Mylène, donc le corps de Mylène est retrouvé au pied de la cascade. Et concernant les garçons, Benjamin est toujours porté disparu ; en revanche, pour le deuxième, Thomas...

– En fin de matinée hier, tout le village a participé à une immense battue dans la forêt, et ils ont fini par le retrouver. Ils l'ont récupéré, il déambulait en lisière de la forêt deux kilomètres plus loin de là où nous sommes. Il était complètement dans le brouillard, perdu, sans aucun souvenir de la soirée de la veille ni de comment il a atterri dans cette forêt. Il ne sait absolument pas où

est son ami Benjamin, et apparemment, il n'est pas au courant pour Mylène. »

Leroy réfléchit à haute voix :

« Ils l'ont retrouvé deux kilomètres en amont du bar... Donc, si la voiture et la moto y sont encore, c'est qu'ils étaient à pied... Mylène avait un moyen de locomotion ?

– D'après les gendarmes locaux, elle devait rentrer à vélo. Il n'a pas été retrouvé. »

Leroy et Ramazzy rebroussèrent chemin, jusqu'au trou découvert par le père de Thomas.

« Quelle est la probabilité pour tomber par hasard sur ce portable ? C'est un peu gros quand même, non ? On met M. Roche en tête de liste des personnes à interroger. Et les parents de Benjamin, où sont-ils ?

– Ils étaient partis en week-end... Apparemment, ils laissent pas mal d'autonomie à leur fils. Mais ils ont écourté. Ils rentrent aujourd'hui, ils ont pu avoir un avion. On va envoyer un agent pour leur expliquer la situation. On ira les voir par la suite. »

Leroy ne disait plus rien, prenant des notes sur son calepin. Il releva les yeux en entendant des pas : les équipes arrivaient pour procéder aux relevés d'empreintes et d'ADN, suivies du gendarme Rathier.

Leroy secoua la tête. Quelque chose le tracassait :

« Je ne percute pas le coup du portable. Si tu veux t'en débarrasser... qu'est-ce que tu fais ?

– Déjà, je le coupe, ou je désactive la géolocalisation, et je le jette...

– Donc, tu ne le planques pas... du moins, pas en le laissant allumé. Et puis, on a un lac à côté : pas plus simple de le balancer dedans ?

– Ou alors, ils étaient tous bourrés et ils ont oublié de l'éteindre ?

– Bourrés, peut-être, mais quand même suffisamment lucides pour le planquer dans ce trou. Hypothèse : elle

est ivre, marche ici dans la nuit et glisse malencontreusement...

– Ou alors... elle vient là de sa propre volonté et décide de sauter... Ou quelqu'un la force à venir ici et à faire le grand saut, ou la pousse dans le vide...

– Et les garçons ?

– Ils sont soit témoins, soit victimes, soit coupables...

– Soit ils n'ont rien à voir dans tout ça et on a une autre affaire de disparition et de réapparition en parallèle...

– Le premier témoignage du patron du bar dit qu'ils sont sortis quasiment tous en même temps, vers minuit et demi... Pourtant, ils ne sont jamais rentrés chez eux... Si on ne retrouve pas ce fameux Benjamin, je demande à une équipe de venir draguer le lac.

– En venant ici, je m'attendais à tout sauf à ça.

– Tu m'étonnes ! Allez, on a du pain sur la planche : je veux que tout le site reste fermé jusqu'à nouvel ordre, je veux que les équipes balaient toute la forêt, on refait une battue pour tenter de retrouver ce Benjamin... Et je veux savoir pourquoi on a cette cachette enfouie dans le sol. On va interroger de nouveau le patron du bar, je veux savoir combien ils étaient à cette soirée, qui il y avait d'autre dans le bar, ce qu'ils ont bu, ce qu'ils ont mangé, à quelle heure ils sont venus, repartis... Je veux qu'on épluche tout ce merdier. Et il va falloir aussi que la mère de la jeune Mylène vienne identifier le corps. Dans un second temps, on ira voir la famille de ce Thomas.

– Le gosse a été hospitalisé hier, et son état est stable, il devrait sortir rapidement.

– Qu'on lui fasse une analyse toxicologique.

– C'est déjà demandé.

– Demain matin, on sera à l'IML avec le docteur, je vais appeler le procureur pour confirmer l'autorisation

d'autopsie. Le légiste va peut-être nous apporter des informations essentielles. »

Leroy regarda de nouveau la cavité dans le sol. Un véritable petit coffre impossible à déceler dans ces bois. Il s'accroupit au-dessus en réfléchissant.

« Anthony, tu vas aussi... mais... c'est qui, ça ? »

Le lieutenant Ramazzy releva la tête et fut aussi surpris que le capitaine.

*

« *Uno ! Dos ! Tres ! Cuatroooooo !* »

Sur un rythme endiablé de Gil Scott-Heron, Rémi faisait sa balade quotidienne. Rémi adorait la musique soul, elle le faisait vibrer et égayait ses journées. Il faisait beau aujourd'hui, ses saisons favorites étaient le printemps et l'été. Rémi détestait l'hiver : il passait ses journées devant la fenêtre à regarder le temps s'écouler. Même la neige, quand elle tombait, ne l'intéressait pas. Ce que préférait Rémi, c'était le soleil et la chaleur.

Traverser cette route chaque jour était son passe-temps de prédilection. Respirer la nature. Voir la verdure reluisante de cette forêt. Apercevoir les oiseaux. Remonter ce chemin qui le menait à la plage. Passer un peu de temps à admirer le lac. Voir les petits clapots s'échouer sur le sable.

Rémi avait son rituel mais aussi sa musique. Il était fier de son lecteur MP3, que son père lui avait acheté et dont le design rappelait celui des Walkmans eighties. Dès qu'il le pouvait, il le montrait à tous les habitants de Blaches. Son père lui avait aussi offert un casque. Un énorme, avec une antenne pour capter la radio. En plus, il était sans fil. Et ça, pour Rémi, c'était le plus top des cadeaux.

Quotidiennement, Rémi remontait la route jusqu'à la plage, puis la redescendait. Il marchait plus de dix kilomètres par jour. Il avait des jambes musclées. Et ça aussi, aux habitants, il le leur disait dès qu'il en avait l'occasion, en tapant fort du poing sur sa cuisse : « Mes jambes, c'est du béton ! »

Quand Rémi marchait, il ne marchait pas vraiment : il dansait ! Ses jambes avançaient au rythme de sa musique. Il faisait comme des petits pas de danse en suivant la cadence. Rémi, on le voyait gesticuler, parfois en avant, puis en arrière, tout en avançant dans ses longues balades.

Ce que les gens appréciaient chez Rémi, c'était son sourire. Il avait toujours le sourire. Peu importait le temps qu'il faisait, l'ambiance... Il souriait en permanence. Il avait le don de redonner du peps à toutes les personnes qu'il croisait. Pour lui, passer une journée sans faire un câlin à quelqu'un n'était pas envisageable. Ses balades étaient donc truffées de « *free hugs* », comme il les appelait. Depuis qu'il avait découvert à la télévision que des gens se plantaient dans la rue pour donner du baume au cœur en faisant des câlins gratuits, Rémi s'était juré d'offrir à son tour de la joie et de la tendresse aux habitants de son village.

Anthony Ramazzy et Michel Leroy le regardaient sautiller au loin, le long de la route en direction de la plage.

« Mais c'est quoi, ce bordel ? »

Le gendarme Patrick Rathier se dirigea vers le jeune garçon.

« Bonjour, Rémi, désolé, mais aujourd'hui, tu ne peux pas aller à la plage. Elle est fermée. »

Rémi, toujours avec son casque sur la tête et son éternel sourire, fit un signe au gendarme et, bras tendus, s'empressa de le rejoindre.

« Un *free hug* ! » cria Rémi.

À cause de sa musique dans les oreilles, il ne s'entendait pas parler.

« Non, non, Rémi, pas aujourd'hui, tu ne peux pas rester là... »

Mais le gendarme Rathier n'eut pas le temps de réagir : Rémi lui fit sa plus grande accolade. Tout en souriant, le jeune garçon le serrait dans ses bras, aussi fort qu'il le pouvait :

« Hmmm un *freeee huuuugggg*... »

Rathier se laissa faire et se prêta au jeu.

« Voilà, Rémi, on s'est fait notre câlin... »

Puis il recula légèrement :

« Écoute, je sais que tu adores venir ici, mais aujourd'hui, ce n'est pas possible, il s'est passé quelque chose de grave et nous avons besoin de faire notre travail. On débloquera la route rapidement... Donc, il faut que tu fasses demi-tour... D'accord ? »

Rémi gardait son grand sourire, il était content de voir le gendarme Patrick. Il était toujours impressionné par son pistolet.

Rathier voyait bien que le jeune garçon ne l'avait pas vraiment écouté. Alors, il releva légèrement son casque stéréo et lui répéta calmement la situation.

Patrick Rathier était l'une des figures locales de Blaches. Il était présent partout pour régler et résoudre toutes les mauvaises situations. Il représentait la loi de Blaches. Mais aujourd'hui, le problème était bien plus grave et dépassait ses compétences.

Rémi, tout en l'écoutant, regardait la forêt et toutes les personnes qui s'y trouvaient. Le gendarme tapota dans ses mains pour capter son regard.

« Rémi... tu m'as compris ? Rémi ? »

Le sourire toujours aux lèvres, Rémi sortit de sa poche une paire de dés. Il les mélangea d'un geste puis les posa dans sa main gauche, comme pour jouer :

« Cinq !

– Rémi, je suis désolé, je n'ai pas le temps pour ça.

– Allez, ça sera pas long ! À toi ! »

En soupirant, Rathier s'exécuta :

« Neuf !

– Bravo, tu as gagné. Je pars, alors !

– O.K., merci, Rémi. Rentre chez toi, et passe le bonjour à ton père.

– D'accord, Patrick ! »

Rémi replaça son casque sur ses oreilles et repartit sur son *dancefloor* imaginaire en direction du village.

Leroy s'approcha du gendarme.

« C'était qui, ça ?

– Rémi Plan, le fils de Gérard, un agriculteur du village.

– Mais encore ?

– Tout le monde le connaît, ce gamin. Son père cultive du maïs dans "le vieux village". C'est de l'autre côté de la forêt, à l'entrée. Rémi est un bon gosse.

– Je n'en doute pas... Et il est toujours comme ça ? Il prend tout le monde dans ses bras ?

– Oui, il a son propre univers. On peut dire qu'il a une forme de "retard". Ma cousine a un enfant avec une déficience similaire. Rémi, lui, a toujours eu besoin de contact, de câlins... Il y trouve un réconfort, ça le rassure, je pense. Ici, tout le monde l'adore. Il nous rappelle à tous que nous nous devons d'être heureux. On a tendance à oublier la chance qu'on a. Rémi ne fait jamais la gueule, il a toujours le sourire, il aime Blaches et tous ses habitants. Il est le rayon de soleil du village. De nous tous, c'est le seul qui mériterait de se plaindre, mais il ne le fait jamais... C'est une crème, ce gosse. Mais il est dans son monde et n'a pas le même ressenti ni les mêmes approches que nous face à certaines choses ou certains événements.

– Crème ou pas, et aussi sympa que soit votre patelin, on a quand même un cadavre sur les bras et un disparu...

– Foutez-lui la paix, ce gamin ne ferait pas de mal à une mouche !

– Sauf que je n'enquête pas sur le meurtre d'une mouche ! Mais je vous rassure, il n'est pas en tête de liste des personnes à interroger. »

Le capitaine Leroy regarda encore un moment Rémi s'éloigner, faisant toujours de temps à autre ses petits pas de danse. Puis il rejoignit le lieutenant, resté près de la cachette.

« Anthony, réquisitionne l'opérateur téléphonique de Benjamin, il faut tenter de le localiser. Et aussi celui de Mylène, pour récupérer les données de son portable.

– Pas de problème, je m'en occupe.

– Aujourd'hui, on voit la mère de Mylène, et demain, les parents de Thomas et ceux de Benjamin.

– O.K. ! »

LA CASQUETTE

Lundi 23 avril 2018, IML de Lyon

Sandrine était anéantie, effondrée. Après l'annonce de la découverte du corps de sa fille, elle était venue à l'IML, accompagnée de sa sœur, Sylvie, identifier le corps avant que l'autopsie ne commence.

Elles avaient été installées dans une petite salle impersonnelle : des murs gris dépouillés et au centre une table en bois brinquebalante entourée de quatre chaises. Sandrine pleurait toutes les larmes de son corps, et sa sœur la soutenait comme elle le pouvait. Le capitaine Leroy et le lieutenant Ramazzy veillaient à faire preuve de tact et de bienveillance dans leurs propos :

« Madame Mollat... Avant toute chose, je suis sincèrement désolé, et le lieutenant et moi-même vous présentons nos condoléances. Je sais que le moment n'est pas idéal, mais il est nécessaire pour nous de vous poser quelques questions sur ces derniers jours et l'emploi du temps de Mylène pour tenter de savoir ce qu'il s'est passé. Est-ce que vous comprenez ? »

Sandrine, blottie dans les bras de Sylvie, acquiesça de la tête, mais sa sœur rétorqua :

« Et ça ne peut pas attendre ? Vous ne voyez pas dans quel état elle est ?

– Madame, je compatis, mais c'est nécessaire. »

Le capitaine donna à Mme Mollat un sac en plastique contenant les effets personnels de Mylène. En les voyant, elle eut un sursaut et se remit à pleurer de plus belle.

Reprenant sa respiration, elle sortit le portefeuille de sa fille et le caressa du bout des doigts comme si elle pouvait la toucher, la sentir, respirer les derniers effluves de son parfum. Sa main tremblait et sa bouche se tordait de douleur. Elle venait de perdre la chair de sa chair.

Après quelques secondes de recueillement, essuyant les larmes sur son visage du revers de sa manche, elle se mit à parler :

« Elle était si gentille. C'était une fille adorable, et si douce. Tout le monde l'aimait. Elle n'aurait jamais fait de mal à personne. Mylène riait tout le temps et avait toujours le sourire. C'était la joie de vivre incarnée. Elle avait tout juste 18 ans. Elle avait eu son bac l'été dernier et avait entamé à la faculté sa première année de biologie. Ma fille avait tout pour elle, capitaine. Elle avait la vie devant elle !... C'est tellement injuste. Je la vois de partout... Tout à l'heure encore, j'étais dans le salon et quand je me suis retournée, j'ai cru la voir arriver... Je sais bien qu'elle ne reviendra pas. Je ne suis pas folle mais c'est tellement dur. Si je pouvais juste encore une fois la toucher, lui parler... »

Sa main, posée sur le portefeuille, tremblait encore. Ses larmes jaillirent de nouveau. Sylvie serra sa sœur un peu plus fort.

Leroy et Ramazzy ne voulaient pas la brusquer. Ils patientèrent un peu, le temps qu'elle se reprenne.

Dans le sac, se trouvaient également un collier et une bague. Mme Mollat les prit dans sa main et les porta à ses lèvres, comme pour embrasser son enfant.

« Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible... », répétait-elle sans cesse, les larmes déferlant le long de ses joues.

« Il n'y a que ça ? s'étonna Sylvie.

– Oui, on ne peut pas vous rendre les vêtements. »

À ces mots, la mère éplorée releva la tête :

« Elle avait une casquette. Elle l'aimait tant. Elle l'emportait partout. »

Leroy fit un geste à Ramazzy pour qu'il se renseigne.

Le lieutenant se dirigea vers le téléphone mural situé à côté de la porte de la salle et appela l'assistant du légiste.

Après avoir échangé quelques mots avec son interlocuteur, il raccrocha et se tourna vers les deux sœurs :

« Je suis désolé, mais aucune casquette n'a été retrouvée.

– Elle l'avait, j'en suis sûre, s'exclama Sandrine. Elle ne la quitte jamais. C'est elle-même qui l'a confectionnée : elle est rose avec des carrés de couleurs. Cette casquette est sa marque de fabrique. S'il vous plaît, j'aimerais la récupérer.

– J'entends bien, madame Mollat, mais nous ne l'avons pas retrouvée. Elle est peut-être tombée dans le lac.

– Non, c'est impossible. Ma fille a fabriqué un système pour l'accrocher à sa taille. Lorsqu'elle fait du vélo, elle la met sur ce mousqueton. Elle a toujours peur que cette casquette s'envole. »

Leroy demanda à Ramazzy d'aller voir le légiste pour vérifier cette histoire de crochet. Il voulait mettre la mère de Mylène en confiance, lui montrer que son partenaire et lui étaient à son écoute. Leroy continua l'entretien :

« Madame Mollat, est-ce que votre fille buvait ou consommait d'autres choses, comme de la drogue ? Désolé, mais je me dois de vous poser ces questions. »

Outrée, Sandrine aboya :

« Mylène ne se droguait pas ! C'était une fille droite !

– Quelle était sa relation avec Thomas et Benjamin ?

– Ils se connaissaient tous les trois depuis le collège, ils ont passé tout le secondaire ensemble et nous avons même fait une fête pour la réussite de leur baccalauréat. Nous vivons dans le même village. Thomas habite dans la même rue que nous, et Benjamin dans une des villas sur les hauteurs du lac. Toutes les familles se connaissent très bien, capitaine. Blaches est un petit village.

– Une bande de jeunes accros aux sensations fortes aussi, ajouta alors Sylvie.

– Comment ça ? » fit Leroy.

Sylvie développa :

« Aujourd’hui, ces jeunes font ce qu’ils veulent. Ils sont toujours ensemble, le week-end sur la plage, le sport, leurs soirées... bref... »

Le gendarme leva un sourcil :

« Vous parlez de Thomas et Benjamin ?

– Non, pas Thomas. »

Mme Mollat regardait sa sœur.

« Mais Benjamin, lui, oui. Lui, et toute sa bande de copains ! cracha Sylvie. Un gosse de riches sans limites. »

La tante de Mylène ne mâchait pas ses mots, sa haine était palpable.

« Nous allons devoir perquisitionner chez vous, madame Mollat. Nous devons vérifier que votre fille ne cachait rien. »

Sandrine semblait perdue :

« Je ne comprends pas. Il n’y avait rien de mauvais chez ma fille, elle était heureuse, une adolescente simple, sans problèmes, qui respirait la joie de vivre. Vraiment je ne comprends pas. »

Elle se mit de nouveau à pleurer. Sylvie serra sa sœur contre elle et fusilla Leroy du regard.

« C’est bon, vous pouvez la laisser tranquille, maintenant ? Faites ce que vous avez à faire. »

C'est à cet instant que Ramazzy réapparut. Il s'approcha de Leroy et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Ce dernier se tourna vers la mère endeuillée :

« Madame Mollat, avant de vous laisser repartir, j'aimerais m'entretenir seul avec vous quelques instants.

– Pourquoi ? » demanda Sylvie, sur la défensive.

Sandrine opina du chef et pria sa sœur de sortir. À contrecœur, celle-ci s'exécuta.

« Il y a bien un crochet avec un fil raccordé à sa ceinture. Mais il a été rompu, probablement dans sa chute, l'informa Ramazzy. On suppose que sa casquette a dû se détacher. Nous ne sommes qu'au début de l'enquête, et les analyses vont se poursuivre. Si toutefois nous retrouvons cette casquette, nous vous la rendrons. »

Sandrine acquiesça, mais elle avait peu d'espoir.

Sortant une enveloppe kraft de son blouson, Leroy enchaîna :

« Nous voulions vous voir seule, car nous avons trouvé ces images dans le portable de votre fille. »

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr